

ONOMASTIQUE ET JEU DANS *VERCOQUIN ET LE PLANCTON* DE BORIS VIAN.

Boris Vian écrit *Vercoquin et le Plancton* en 1943-1944. En 1947, le roman paraîtra chez Gallimard dans une collection dirigée par Raymond Queneau qui s'intitule «La Plume au vent». La bande du livre «chantait» ainsi: «Mes coqs sont lâchés.....rentrez vos poules». Ce fut plutôt un échec.

Vercoquin et le Plancton a toujours été considéré comme une oeuvre mineure et un peu prématurée de Vian si on la compare avec le reste de sa production. J. Duchateau pense qu'il s'agit d'une «oeuvre à part» et cela en raison du fait que «les autres romans font une place encore plus grande à la transposition romanesque d'une réalité intime de sa propre vie dont il s'inspirera toujours»¹. Doit-on déduire que dans *Vercoquin et le Plancton* la transposition romanesque est si insignifiante qu'il est préférable de parler d'une chronique, agrémentée et pimentée, des aventures de Vian et ses amis, nous racontant ses expériences des surprises-parties, son «travail» à l'AFNOR², etc.? Quand on lit la biographie de Vian on est bien porté à le croire: Le Major, M. de Loustalot a été un ami de Boris. La maison de Vian, Ville d'Avray, apparaît transposée en Ville d'Abrille, lieu de rencontre des amis où on joue du jazz, on danse et on célèbre des surprises-parties beaucoup moins voluptueuses et orgiaques que celles de *Vercoquin*... Angoulême c'est la ville où Boris et sa promotion de l'Ecole Centrale doivent poursuivre leurs études pendant la guerre etc. etc.³.

Mais plus tard en 1948, dans *Et on tuera tous les affreux*, l'une des règles de composition employée — nous raconte encore Duchateau — sera celle de «donner des rôles à tous les amis et connaissances»⁴. On voit fort bien qu'il est dans les habitudes de Vian de faire comme s'il n'y avait pas de solution de continuité entre la vie et la fiction.

Le lecteur non spécialisée d'hier et encore moins celui d'aujourd'hui ou de

1 *Boris Vian ou les facéties du destin*. Editions de la Table ronde. Paris, 1982. P. 46.

2 AFNOR: Association Française de Normalisation pour l'Office du Papier.

3 Cf. op. cit. p. 14 et ss.

4 Op. cit. p. 92. Dans *l'Ecume des jours* — le chef-d'oeuvre qui date de 1946 — apparaît un personnage qui s'appelle Chloé. On s'est demandé si Chloé ne représente pas Michelle — la première épouse de Boris — qui vers cette époque avait été gravement malade.

demain n'est censé être au courant de ces faits ou de ces clés. Il pourra cependant se sentir attiré et fasciné par se délire de lecture que l'oeuvre entière de Vian lui procure.

On se situe toujours au centre du vieux problème du passage du vécu à l'oeuvre d'art, les rapports entre le vécu et l'oeuvre — que ce soit dans *Aurélia* de Nerval, ouvrage marqué par le signe du tragique et du sérieux, ou chez Boris Vian dont l'oeuvre est fondamentalement ludique et humoristique, le problème est exactement le même. L'oeuvre littéraire est là et il faudra s'en remettre à d'autres paramètres pour la juger.

Il est donc fort probable que *Vercoquin*... soit truffé de personnages qui comme Loustalot, Abadie etc. portent des noms de personnages réels et historiques, il est fort probable que beaucoup d'autres avec des noms truqués ou transformés aient pu exister... le point de départ autobiographique est indéniable. Mais il y a une élaboration esthétique de cette matière autobiographique pour que les événements, les personnages et les choses se chargent de significations.

Avant d'aborder l'onomastique et le jeu poétique auquel s'adonne Vian dans ce roman, nous voulons jeter un coup d'oeil sur le titre, qui comporte en lui-même un nom propre (?): *Vercoquin*.

On a très souvent répété que le titre de ce roman n'avait aucun rapport avec le contenu, que cela faisait partie de l'esprit canularique et mystificateur de Vian. Ainsi l'introduction des Editions Gallimard⁵ qualifie le titre de «énigmatique et zoologique». Or comme dit Ricardou un titre est un texte, et il faut savoir le lire. Il faudra donc creuser le titre, essayer de trouver une lecture peut-être en accord avec le contenu, de l'articuler sur le désir, le symbolique... bref, une possible lecture plurielle du titre reste ouverte.

Gérard Durozoi dans son exposé de Cerisy intitulé: «L'expulsion coquine des parents verts» affirme: «*Vercoquin* est sans doute le roman où l'opposition monde des adultes/monde des enfants et/ou des adolescents est la plus marquée. L'ouvrage implique à ce sujet une véritable dichotomie, dès son organisation formale: la première et la quatrième parties sont à peu près intégralement réservées au monde des adolescents (ou à la sexualité des chimpanzés — mais précisément, pour le regard adulte qu'adopte la prière d'insérer, il n'y a pas forcément de différence entre ces derniers et les zazous). Dans les deuxième et troisième parties, au contraire, il y a contact entre le monde adulte du CNU et quelques représentants du monde adolescent, le premier univers l'emportant largement sur le second»⁶. Du titre et du contenu de l'exposé de Durozoi on pourrait déjà tirer une lecture presque littérale: Verts coquins et le plancton ou les deux «mondes» qui s'affrontent.

Mais jouons encore. A l'aide du Petit Robert⁷ nous aurions une autre lecture qui pourrait être formulée ainsi:

5 Toutes nos citations se rapportent aux Editions Gallimard-Folio 1947.

6 Colloque de Cerisy sur Boris Vian. UGE. 1977. Vol I pag. 91.

7 Cf. les entrées: *Vercoquin*, plancton.

Vercoquin serait le monde parasite —aux yeux des adultes, bien sûr— des adolescents et des zazous qui envahit la cervelle moutonnaire et grégaire de la société et lui donne le vertige, le tournis. Alors que le plancton serait le monde des adultes —aux yeux des adolescents— qui vit en suspension, c'est-à-dire mêlé et identifié à son milieu. «Quand on s'est nourri de plancton...» dit Vian dans le préluce, il reconnaît par là qu'à un moment donné il a été forcé de faire partie de ce monde.

A un autre niveau on pourrait mettre en rapport le titre avec les poèmes —vers— du Major et de Vercoquin⁸. De véritables *vers-coquins*, vers socialement inacceptables et blâmables écrits par cette petite canaille qu'est la jeunesse. N'oublions pas que le Major et Vercoquin vont se reconcilier par l'entremise de la poésie: «Soyons des frères au lieu d'être des rivaux»⁹. A partir de ce moment les *vers* lui donnent le feu *vert* pour demander à Miqueut la main de sa nièce. Ajoutons à cela que le Major a un oeil de *verre* et qu'à la fin du roman Antioche et lui se retrouvent presque nus comme des *vers*: «Le corps autrefois couvert d'une luxuriante toison, scintillait maintenant comme une peau de mackintosh»¹⁰. Notons aussi que Vercoquin contient *coq*, que le combat de Vercoquin et du Major ressemble trop à un combat de coqs —pour séduire une jolie cocotte—, et que tous deux, fort coquins, jouent les coquets pour y arriver.

Enfin, l'auteur passe du coq-à-l'âne entre la première et la deuxième partie, et aussi lorsqu'il annule les chapitres¹¹.

Tout en échappant à un quelconque essai de lecture simpliste et réductible, le titre est donc un texte cohérent. Il est en même temps une imposture, un jeu, un rébus, un hiéroglyphe, une fausse piste... —Dans *L'automne à Pékin*, au moins apparemment, La Chine et l'automne sont absents—. Bref, l'imagination débridée de Vian est à la base d'une production sémique, résultat de nombreuses opérations souvent très complexes, souvent très naïves.

Maintenant nous allons essayer de faire une lecture de l'onomastique proprement dite. Ce qui dès le début a attiré notre attention c'est le rapport entre les prédispositions actantielles des personnages et ces «drôles» de noms et de prénoms:

Le MAJOR, alias M. Loustalot¹². J. Duchateau nous raconte qu'un tel Jacques Loustalot est un ami de Vian, et plus concrètement, «le fils du maire d'un village proche de Cap Breton...fêtard...borgne... Le Major ne passait pas inaperçu parce qu'il mangeait de temps à autre des verres, des cendriers (coquilles Saint Jacques) ou s'enfonçait une aiguille dans la joue quand il ne jouait pas avec son oeil de verre, ou parce qu'il avait une manière inimitable de reprocher aux piétons de ne pas utiliser la

8 *Vercoquin et le plancton* p. 149 et ss.

9 *Ibid.* p. 154.

10 *Ibid.* p. 189.

11 *Ibid.* p. 35.

12 Il est à souligner que la dénomination de «Loustalot» apparaît à la page 125, une fois que le Major est en contact avec le CNU et ses bureaucrates, il redeviendra «le Major» lors de la dernière surprise partie.

chaussée comme tout le monde alors qu'il remontait la rue d'Ulm sur le trottoir d'une vieille Ford...»¹³. Pas besoin donc, d'insister sur le rapport entre la vie et la fiction.

Néanmoins avec ce nom de guerre: le Major, l'ami de Vian, le personnage est déjà poétisé. L'ouvrage commence par le fête-surprise-partie des 21 ans du Major¹⁴, âge de la *majorité* civile et pénale. Il se trouve au carrefour de la vie, le moment ou en général les jeunes doivent se ranger et s'assagir.

D'ailleurs Loustalot semble être en rapport avec «loustic»: «amuseur attiré d'une compagnie, individu facétieux, farceur et plaisantin», selon le Robert, rôle que le Major joue à merveille dans le roman. Pendant un long trajet du roman, le Major devient M. Loustalot, précisément lorsqu'il a failli être phagocyté par le monde des adultes. A la fin du récit on retrouve Antioche et le Major comme seuls «survivants du désastre»; l'éthique libertaire qui conduit au bonheur de l'individu sort presque indemne de sa lutte contre l'éthique liberticide des Miqueut etc.

Antioche TAMBRETAMBRE. Le prénom aux résonances grecques et le nom-pourvu d'une rime interne portent tout un programme d'action.

Dans cette armée —non pas précisément du salut— des zazous; le Major a son lieutenant, «le bras droit du Major» (page 13), organisateur expérimenté 'des surprises-parties (page 14), spécialiste en donzelles et leur «dépucelage» (page 22), recordman des cent coups au baisodrome (page 59), grand gosier «consommateur d'hectolitres de boissons fermentées» (page 14), qui fait le ménage du champ de bataille à la fin des surprises— parties (pages 63-64). Pendant la guerre, l'autre, il combat aux côtés du Major (page 103) dans un café sur la route d'Orléans, ce qui leur vaudra la croix de guerre avec palmes (page 104). Ces dons de stratégie des batailles de tout bord chez Antioche est corroboré par l'histoire: Il y a eu un Antiochos, amiral aux ordres d'Alcibiade, et, en plus, toute une liste des rois Séleucides qui portent ce prénom: Antiochos I Sôter —sauveur— (Antioche sauvera le Major lors des fiançailles avec Zizanie), Antiochos III Mégas —le grand— (Antioche a «un mètre quatre-vingt-cinq, pas moins et toutes ses dents» —page 23), Antioche VI Dionysos (Notre Antioche est très dionysiaque), Antiochos VII Sidètes ou Evergète —bienfaiteur— («Tu'es vraiment un bon ami» lui dit le Major, page 24). En outre Antioche a une moto, une Kanibal-Super qui scande un ronflement très, très classique: «trois longues, trois brèves et un point d'orgue en sol majeur» (page 83).

On peut encore ajouter qu'Antioche comporte *anti*, «contre» et en réalité il est un véritable antidote contre l'ordre établi et ses valeurs.

Zizanie de La HOUSPIGNOLE.

C'est par elle que la mauvaise herbe, l'ivraie va envahir le CNU, l'organisme chargé de la reproduction du système. Ce nom commun —zizanie— devenu nom propre jouera son rôle au pied de la lettre: Zizanie corps-désir-désiré suscite la

¹³ Op. cit. p. 25 et ss., p. 43 et ss.

¹⁴ *Vercoquin et le plancton*, p. 13.

dissension entre le Major et Vercoquin, Zizanie corps-lien-familier suscite l'affrontement entre les parents-adultes et les adolescents-amis, Zizanie corps-facteur de production suscite l'éclatement de l'organisme qui l'embauche... Enfin Zizanie corps-écriture mine le texte à tous les niveaux: les noms communs deviennent des noms propres, les mots sont pris au pied de la lettre, les lettres sont prises au pied des mots, le texte et le contexte sont dynamités par la polysémie du signifiant, le discours devient matière et la matière discours, des signifiants sans signifié, des inversions sémiques, le Major est plus petit qu'Antioche, le Major écrit des vers-coquins même si le plus coquin de tous est Antioche, L'avertu s'adonne au vice... On pourrait dire que dans *Vercoquin et le plancton* tout est truqué, et que le «coup du pylore» (page 61) se répète sans cesse aux niveaux du signifiant et du signifié.

D'ailleurs Zizanie est une lexie enceinte de deux «z» —il est à remarquer le goût et la prédilection de Vian pour le «z»: Viédazé, Balèze, zazous, jazz, zozoter, baisodrome etc.¹⁵— or le son «z» et sa graphie ne sont pas courants en français. La graphie se prête, bien sûr, à des jeux de mots, à des fautes d'orthographe, et quelques gros mots contiennent cette lettre: zizi, zob etc. Outre le fait de privilégier cette lettre marginale, chose qui n'est pas surprenante chez ce marginal qu'est Boris Vian, on peut souligner le caractère ludique dont cette lettre est porteuse¹⁶ et aussi son caractère de lettre de la transgression¹⁷.

En plus le comportement de Zizanie est zigzagant: les conversations qu'elle a à tour de rôle avec le Major et Vercoquin pendant les danses qu'elle leur accorde sont faites de «oui» pour le Major et de «non» pour Fromental (pages 19-21), en réponse aux mêmes questions idiotes mais formulées différemment; et à la page 52 lors d'une autre conversation avec le Major elle dit: «comme vous êtes mesquin!» et trois lignes plus loin: «comme vous êtes généreux!». Porte-écriture du plaisir dans le texte, Zizanie fait que les slips ne tiennent plus le coup (page 24), ainsi le désir glisse dans le texte (to slip: glisser) pour que la sexualité s'y investisse. Fondatrice de la différence Zizanie-zizanie déclenche les instincts, socialement remplacés par les institutions, dont le CNU représente le modèle par excellence, puisqu'il essaie de «régler toutes les formes de l'activité humaine» (page 65). A la fin du récit le Major se posera la question des institutions à un niveau personnel: «Je me demande si je suis bien fait pour le mariage» (page 189).

Zizanie ou la contestation. Zizanie ou la médiation dans la contestation. Zizanie —le poème. Zizanie-la chose. Zizanie-la jouissance. Zizanie-la catastrophe. Insoumise dans la soumission, Zizanie-zizanie appartient à la catégorie des filles qu'on baise et qu'on n'épouse pas.

15 Pour ne citer que quelques mots de *Vercoquin et le plancton*. On peut consulter à ce sujet l'exposé de Gilbert Pestureau à Cerisy. op. cit. p. 304 et ss. vol II.

16 Colloque de Cerisy. Vol II p. 311.

17 Ibid. p. 313.

Fromental de VERCOQUIN ou le souffre-douleur de l'histoire.

Quoi de plus naturel que zizanie ne puisse pas cohabiter avec fromental, ce «nom courant d'une avoine fourragère» selon le Petit Robert. Le Major saura se nourrir des deux: Zizanie sera le pâturage pour sa sexualité, Fromental de Vercoquin le «sparring» pour son agressivité. Freud est bien servi.

Expérimentateur à ses dépens des cours théoriques des surprises-parties, il est capable de s'allier avec Claude Abadie (page 129) et de se faire embaucher à la Délégation grâce à un sien ami qui s'appelle André Vautravers. C'est que Vercoquin regarde le Major de *travers* (page 128) étant donné que celui-ci lui fait des vecheries à *tort et à travers* (pages 130-131, 133-134).

Faisant honneur à son nom il écrit des vers pleins d'«intentions phénoménales» lors de sa joute poétique avec le Major. L'amour de la poésie et l'amour de Zizanie, «tant de goûts en commun» (page 154) font du Major et de Vercoquin deux frères, trois si l'on ajoute Antioche, et si l'on tient compte de toute la bande de zazous, de musiciens.... alors là, salut la compagnie!!

BUREAU-CRASSES, EMBÊTEURS ET EMMERDEURS.

L'onomastique, nous le voyons, est chez Vian tout un système d'échos. Mais en plus, on pourrait dire dans un langage filmique que les mots créent par eux-mêmes des personnages-spectacle. Parmi la faune bureaucratique Vian accorde un rôle privilégié à Leon Charles MIQUEUT, sous-ingénieur principal du CNU qui, au dire de Vidal, est un «emmerdeur de la pire espèce» (page 79), «c'est vraiment un embêteur» confirmera E. Pigeon (page 109). L'habitat de Miqueut est assimilé à une «tanière» (page 117), une «bauge» (page 97), une «cage» (page 109), caractérisées par la mauvaise odeur (page 110) et où l'on respire une température «belzebique» (page 117). Au début de la deuxième partie l'auteur nous annonçait déjà l'odeur et la couleur: «Meublée —la pièce de son bureau— avec un goût parfait de seize classeurs de chêne sodomisé passés au vernis bureaucratique, qui tire sur le caca d'oie...» (page 65).

De la «bureau-crassie» à la «bureau-crapule» il n'y a qu'un pas, car Miqueut qui ne fit pas la guerre «s'estima dès lors digne de donner à tout moment son avis de patriote» (page 99) ou «heureux de pouvoir montrer à ces jeunesses —les dactylos— sa conception du rôle du chef, —Miqueut— se payait du bon temps à leur faire recommencer les documents des huit à dix fois de suite» (page 120), pour ne citer que deux exemples.

Pour une fois l'habit fait le moine et Miqueut nous est montré et décrit dans sa dégradation animale: il considère les autres «de l'oeil d'une taupe» (page 68), il marche d'un «pas de lapin» (page 80), ce qui est naturel quand on a une «mâchoire de lapin» (page 164); il possède un sourire utérin (page 88) et «glousse comme une poule hermaphrodite» (page 91), enfin il «se gratte de la main gauche la face interne des cuisses» (page 91) comme un singe. Dans ce parcours phylogénétique détaillé, Boris Vian n'oublie pas de le décrire comme un «corps de nucléole... irrigué par du sang de grenouille» (page 121).

Cet avorton humain porte dans son nom toutes les prédispositions actantielles et caractérielles:

Miqueut contient queue —de lapin, de taupe,... et les virgules et les points-virgules sont de petites queues—. Par surcroît le Major doit faire la queue pour le voir, et les discours de Miqueut aux employés sont sans queue ni tête.

Miqueut contient euh!, à la page 67 on nous dit qu'il «bredouille» et par conséquent il saupoudre tous ses discours et propos de euh! (pages 67-68 etc).

Miqueut peut être en rapport avec le mot grec mycos —champignon—, il se gratte comme s'il avait des champignons, et surtout il est collant, il est collé à son bureau —en symbiose— et il se colle à ses subordonnés comme la goule au cadavre.

Miqueut peut être lu mi-queue¹⁸. C'est pourquoi «il pisser dans les lavabos» (page 74) et selon les observations cliniques de Pigeon, Miqueut «se gratte les alentours de la braguette» (page 75), étude complétée par des affirmations telles que: «il dit «Au plaisir», ...il ne s'arrête de se gratter que pour se ronger les ongles... il est en train de se sucer les doigts» etc etc (pages 75 et 76).

Il est vrai que Miqueut prend un malin plaisir à embêter les autres, surtout ses subordonnés, mais la formule elliptique «au plaisir» à la place de «au plaisir de vous revoir» nous renvoie à une lecture psychanalytique: Miqueut se trahit et la dite formule n'est qu'un retour du refoulé. Compréhensible donc que Miqueut-mi-queue-châtré et qui «craint pour ses organes délicats» (page 117) essaie de châtrer son personnel¹⁹. Or cette castration n'est pas gratuite, mais pour une cause: «Nous avons une sorte d'Apostolat» (page 159), on doit sacrifier nos plaisirs «à l'autel de l'Unification».

Gardien du système et de son auto-reproduction il met constamment en garde ses subordonnés: «il faut faire très attention» (pages 68 et ss, page 81). Gardien de l'idéologie dominante il prône l'observation de ses rites = «sans le respect des règles vous voyez où l'on arrive» (page 124), dira Miqueut à Troude qui a perdu la cravate et la chemise. Gardien de la norme de l'écriture et de ses formules —virgules et points-virgules—.... Miqueut ne pourra pas arrêter la destruction du temple laborieux de CNU - Ce fut encore un Antiochos et sa troupe qui pillèrent le temple de Jérusalem.

Cet anarchiste qu'est Boris Vian n'hésitera pas à dénommer REQUIN le Délégué Central du Gouvernement, qui malgré sa rapacité et voracité —«il émargeait à plusieurs ministères» (page 66)— n'arrive pas à arrêter les rouages de la bureaucratie —Etat dans l'Etat—.

A la tête du Consortium et comme PDG se trouve Emile GALLOPIN nom qui peut être lu avec un seul I, égal à vaurien.

Comme directeur administratif Joseph BRIGNOLE, non qui contient brigue-gnôle.

18 Mi-queue pourrait être traduit en espagnol por mediapicha o pichacorta.

19 Il n'est pas question ici de pousser l'analyse Psychanalytique des possibles fixations oro-génitales ainsi que du désir d'auto-destruction de Miqueut.

En tant qu'ingénieur principal, TOUCHEBOEUF, sonnailler et probablement châtré aussi, il traite avec Miqueut les problèmes techniques. Le toucheur de boeufs est celui qui est chargé de conduire les bêtes en les touchant de l'aiguillon, dit le P. Robert.

Toute cette engeance est malade de réunionite, «ils multiplient les réunions, qui font perdre le maximum de temps» (page 67) et passent le plus clair de leur temps à jouer à la manille unifiée — jeu de cartes —, «tous les matins dans le bureau du directeur général» et dont «l'enjeu était une série de projets de Nhotons dont on se disputait l'attribution» (page 87).

Dans ce zoo de cauchemar le chef du personnel s'appelle CERCUEIL, d'où il est très facile de conclure que les employés y embauchés sont censés être voués à une mort symbolique.

La secrétaire en second de Miqueut s'appelle BALEZE (page 121), balèze signifie «grand et fort» et dans le roman on décrit son estomac «gonflé de dragées vitaminées» (page 121).

Mme. LOUGRE, peut être en rapport avec l'ogre, dans ce cas ogresse, et qui est la «seule fidèle» à Miqueut (page 127).

Il n'y a que Mme. LEGEAI — la standardiste — qui nous est présentée comme la «seule personne aimable de la maison» (page 130). C'est que *le geai* est un oiseau à plumage bigarré, que *le jais* est un bijou, et que le *jet* est une gerbe d'eau.

Pourtant au CNU la jeunesse — Adolphe Troude, Victor Léger, René Vidal, Emmanuel Pigeon, Henri Levadoux et Jacques Marion — pourrit sous les ordres de Miqueut.

Cette bande de je-m'en-foutistes, qui se foutent de tout le monde sont en réalité des types foutus, des zazous ratés: «Ce qu'on peut s'embêter» (page 76) dit Vidal, «c'est fou ce qu'on s'embête» dit Pigeon (page 76 et 102), «il nous embête» personnalise Léger (page 87).

Mais revenons à l'onomastique. D'abord TROUDE qui dans son bureau couvre «d'innombrables feuilles de brouillons... d'une séquelle de signes comparables à l'élucubration d'un hyménoptère analphabète et dipsomane» (page 75), d'où l'on déduit que sa vocation est ailleurs. Comme le Major et Antioche, il a un penchant pour l'alcool — dipsomanie — peut-être aussi pour l'art. A un moment donné le thermomètre de son bureau explose (page 75) ce qui n'est pas étonnant si l'on fait l'addition des degrés de la température ambiante et de ceux de l'alcool ingéré. Enfin, Troude était prédestiné à tomber dans un trou (page 124).

Victor LEGER, secrétaire de Miqueut semble être le plus contagié de tous par l'institution: «il nous embête... mais au fond c'est très agréable d'être embêté. C'est beaucoup moins fatigant que de s'embêter tout seul» (page 87), il sera traité par Vidal de «sale capitaliste» à cause de sa légèreté. Pour sa part Miqueut l'engueule à propos des formules de politesse dans la rédaction des lettres, c'est que ce mec prend les choses à la légère. En réalité le lecteur pouvait s'attendre au caractère léger de Léger car dès le début on nous dit qu'il «rentre dans son bureau en coup de vent» (page 71).

René VIDAL, lui, il a de la «vidalité», il aime les livres (page 138) et dans son bureau «il copie des partitions», et «joue de la trompette» dans un orchestre de jazz amateur. Personne n'est mieux placé que lui pour servir de lien entre le Major et l'oncle de Zizanie. Il reçoit Antioche et ils constatent «qu'ils se ressemblent d'une façon curieuse, ce qui les met fort à l'aise» (page 78). Il fera la guerre dans les pâtisseries d'Angoulême (page 98). Evidemment sa place est ailleurs. René est prédestiné à renaître.

Emmanuel PIGEON, musicien clandestin, il a un saxophone dans son bureau (page 108); bien qu'il ne soit pas le seul pigeon dans le CNU, il se fait «pigeonner» très souvent (pages 105 et 108). Il «ne dit rien» (page 108), on s'y attendait. Avec Vidal et Antioche, cet Emmanuel, au prénom si rédempteur, contribuera à sauver les fiancés et la fête des fiançailles du Major et de Zizanie.

Henri LEVADOUX. «On serait si bien dehors» (page 76) dit ce nostalgique de la liberté; spécialiste en foutre le camp à l'anglaise (page 80) et le plus souvent à la française (pages 83, 87, 93, 95, 102, 120 etc). Ce n'est pas sans fondement qu'il s'appelle Le-va-doux.

Jacques MARION porte aussi dans ses nom et prénom les stigmates de son comportement. Frère Jacques, dormez-vous? Oui, «Marion dormait dans son bureau» (page 103) et quand le corbeau Miqueut exigeait à Pigeon, Troude et Marion une des corvées quotidiennes «Marion dormait» (page 108). Mais Marion lorsqu'il dort ne dort pas n'importe comment: «Marion dormait, le menton commodément appuyé sur l'extrémité d'une règle de poirier fourchu» (page 75). Quoi de plus naturel que Jacques s'appelle aussi Marion puisqu'il «venait de convoler» (page 75), autrement dit de se (re)mariage. Il est donc mari et peut-être mari, «cela ne paraissait pas lui réussir» (page 75). Le mariage, le remariage et l'armée... trop de «coups conjugués» et conjugaux pour tenir le coup pendant le boulot.

Mortifiée et destinée à être mort-née cette jeunesse prendra le mors aux dents. Libérés dans et grâce à l'imagination de Boris Vian, les Janine, les Alexandre et Jacqueline, les Amiral etc, composeront ce monde à l'envers qu'est celui de *Vercoquin et le plancton*.

Beaucoup d'autres noms propres parsemés ça et là relèvent de la saïtre et de la caricature plus ou moins bienveillante: le professeur Epaminondas *Lavertu* «célèbre dans le monde entier pour ses travaux relatifs à l'influence de l'alcoolisme du samedi soir sur la fonction reproductrice des ouvriers ajusteurs» (page 139) nous est montré quelques pages plus loin «pressé d'aller rejoindre sa petite amie dans un bar zazou» (page 145).

D'autres noms provoquent l'hilarité chez le lecteur, par la force comique du jeu de mots; remarquons à ce sujet les auteurs cités dans la bibliographie utilisée par le Major en vue d'élaborer son projet de Nothon (pages 114 et 115) —dans la plus pure des élucubrations pataphysiques—: Saint Raphaël Quinquenal, le prof. Meleanu —met-le-à-nu—, la comtesse furonculeuse d'Anteraxe —lisez Anthrax—, ou le bon

Père Nambouc, Pernambouc est un état du Nord-est brésilien, mais aussi père (nam) bouc, ce qui est un peu moins innocent, à moins que ce bon père fasse paître des chèvres et non pas des ouailles, mais il vaut mieux ménager la chèvre et le ...bouc.

Boris Vian est très conscient du jeu qu'il fait avec les noms propres, voilà un exemple tout à fait révélateur: «La nièce Odilonne Duveau, puisqu'il faut appeler par son nom...» (page 169), comme si l'auteur se sentait gêné de mettre un tel nom —du-veau— à une fille zazoue et un tel prénom si peu féminin... mais une fois la machine de l'écriture mise en route, elle laisse des traces car quelques lignes plus loin la fille est présentée comme une femme aux manières hommases: «Cette dernière introduisit dans la serrure, qui s'offrait toute, la tige phalloïde d'une clef de bronze d'alluminium. Par l'action alternative, tantôt combinée de ressorts et de pressions antagonistes...» (pages 169-170). Activité sexuelle qui en plus est presque incestueuse étant donné qu'il s'agit de la violation du domicile de son oncle.

Les procédés employés par Vian dans ce jeu onomastique sont très nombreux:

- jeu de sonorités et de répétitions: Tambretambre, Zizanie...
- déformations: Père Nambouc.
- Prise au pied de la lettre: Lavadoux, Léger.
- animalisation: Requin, Vercoquin.
- allusion à des personnages réels: Abadie, Lhuttaire, Loustalot, etc.
- adéquation entre l'onoma et le comportement: Legeais, Pigeon, Léger etc.
- contradiction entre l'onoma et le comportement: Lavertu.
- contradiction entre l'onoma et les caractères physiques: Le Major —plus petit qu'Antioche—.
- contradiction entre l'onoma et la situation sociale: Gallopin, Brignole.
- contradiction entre l'onoma et la profession: Cercueil.
- intervention du narrateur pour justifier l'onoma: Odilonne Duveau.
- introduction de mots dans les onomas: Marion, Miqueut, Troude.
- introduction de connotations historiques dans les onomas: Antioche, Emmanuel.
- des combinaisons très diverses: Verbe + subst., subst. + adj. etc = Brignole, Vercoquin, Toucheboeuf etc.

Ce qui est surprenant chez Boris Vian c'est que le système onomastique forme un tout cohérent, harmonieux et logique, qui contribue à l'architecture de la narration et à l'auto-engendrement textuel.

Malgré les apparences, le système onomastique n'est pas un cryptogramme que nous avons tenté de déchiffrer. Ecrivain d'avant-garde, Vian nous fait ainsi participer à la création littéraire. Le plaisir du texte devient une réalité du côté de l'écrivain et du côté du lecteur.

Henri Baudin²⁰ qualifie le comique vianesque de «jeu sérieux et fantaisie grave», d'«investigation ludique et message suggestif». Nous sommes d'accord avec lui, même s'il y a une phrase qui nous gêne et c'est celle de «jeu sérieux» parce

20 Cerysy vol. I p. 73.

que nous croyons que le jeu est une valeur en lui-même et par lui-même et que l'expression «jeu sérieux» comporte une *contraditio in terminis*, et ce qui est plus grave une espèce de récupération de la gratuité et de la non-utilité de ce qui est ludique. Nous avons écrit ailleurs²¹ que l'humour est un corrosif de toute la réalité mise à sa portée, que le rire mine les valeurs établies, les idées reçues, les institutions etc. Il est vrai que le jeu conduit parfois à des résultats dramatiques. Mais c'est une autre affaire.

Ne pas se prendre au sérieux et ne pas prendre les autres au sérieux, c'est peut-être la seule morale du roman. Incroyablement le rire fait tomber les masques et les hypocrisies comme le son des trompettes fit tomber les murailles de Jéricho.

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ

21 «Le rire dans le théâtre de la dérision». *Anuario de E. Filológicos de la Univ. de Extremadura*. 1984, pp. 233-246.